

Lili Maxime

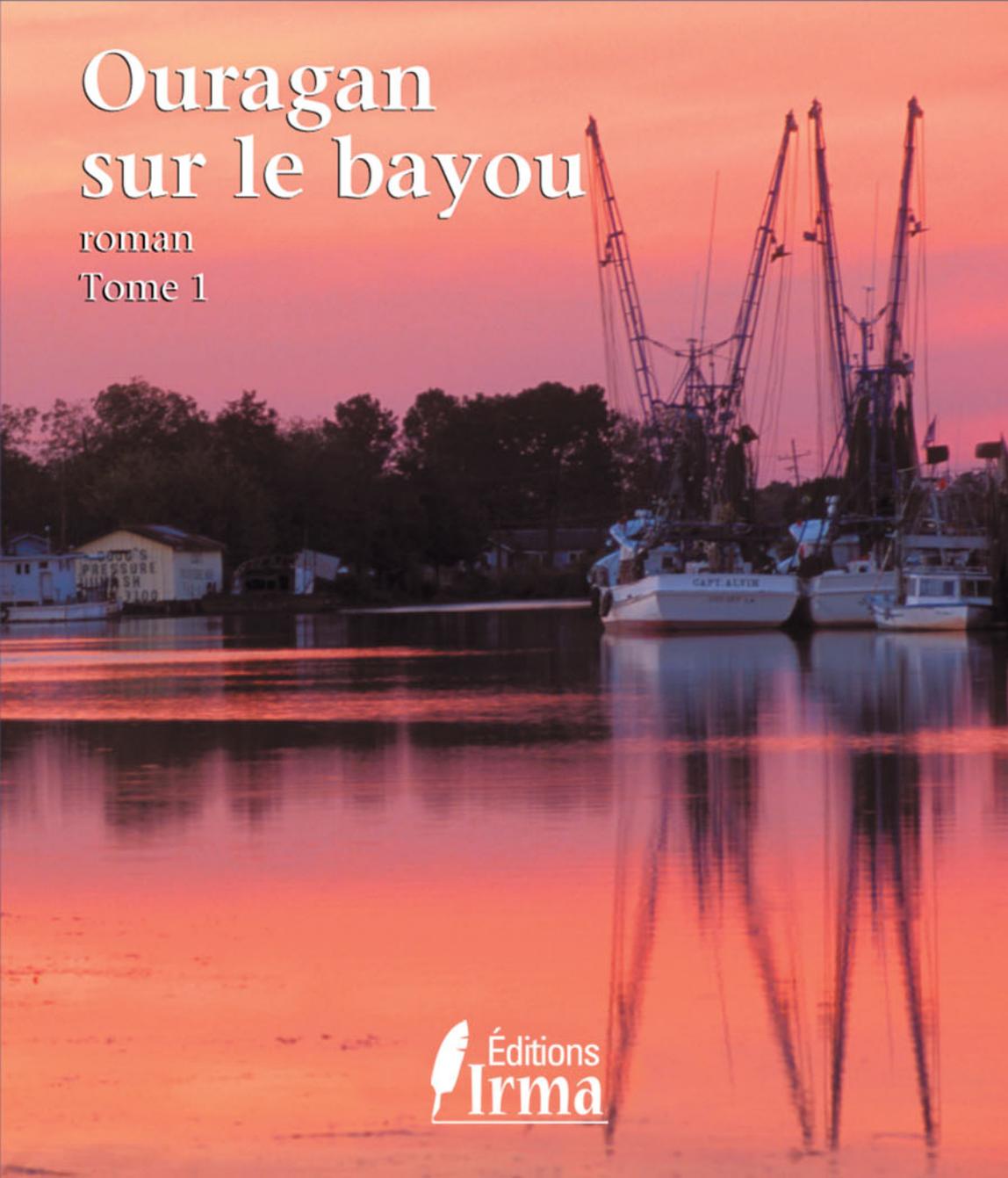
PRIX
FRANCE-ACADIE
2005

Ma chère Louisiane

Ouragan sur le bayou

roman

Tome 1



Éditions
Irma

Ma chère Louisiane

Ouragan sur le bayou

DE LA MÊME AUTEURE

Éther et Musc, VLB Éditeur, 1996.

Lili Maxime

Ma chère Louisiane

Ouragan sur le bayou

PRIX FRANCE-ACADIE 2005

 Éditions
Irma

Données de catalogage avant publication (Canada)

Maxime, Lili (Lili Vaillancourt)

Ma chère Louisiane

Ouragan sur le bayou. (v.1)

ISBN 2-921722-59-3

1. Titre.

© Productions Irma, 2004

C.P. 3126, succ. Bureau principal

Tracadie-Sheila, Nouveau-Brunswick

Canada E1X 1G5

Mise en page: Infoscan Collette, Sherbrooke

Conception graphique de la couverture: Infografik design communication, Sherbrooke

Photographies de la couverture: Neil Johnson, Louisiane

Photographie de Lili Maxime: Grant Siméon, Lennoxville

Légendes des photos de la couverture :

Couverture avant : Crevettiers amarrés, Cut Off,
Bayou Lafourche, Louisiane

Couverture arrière: Greenwood, maison de plantation de coton
et de canne à sucre, West Feliciana Parish, Louisiane

Distribution: Prologue Inc.

1650, Lionel Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Téléphone: 1-450-434-0306

© Productions Irma

Site Internet: www.lilimaxime.com

Ce roman est une œuvre de création. Toute ressemblance avec des personnes et des faits existants ou ayant existé relèverait de la coïncidence et n'engage aucunement l'auteur et l'éditeur.

L'auteur tient à remercier le Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour son soutien financier.

Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur.

Productions Irma et Lili Maxime, 2004

Dépôt légal: 1^e trimestre 2012

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-921722-59-3

ISBN 978-2-92412-700-1 (ePub)

Ouragan sur le bayou, dernière édition : 3^e édition, 4^e trimestre 2006,
fait en PDF final par Infoscan, le 24 octobre 2006

Note de l'auteure

C'est le soleil qui m'a prise au passage, d'abord. Un temps lumineux dont je rêvais depuis plusieurs mois. Un voyage fou au pays des bayous.

Ab! La Louisiane! Terre d'exil, d'élixir.

La Nouvelle-Orléans, Lafayette, Baton Rouge, Saint-Martinville...

À moi l'exotisme, la chaleur, les chênes luxuriants, les alligators, les champs de coton, les maisons de plantation, les magnolias, les trésors de Jean Lafitte, les retrouvailles d'Évangéline et de Gabriel! À moi les ciels d'orage et le chant des aigrettes, les violons plaintifs et les fais-dodos jusqu'au petit matin!

Laisser le bon temps rouler, tout le monde descend, je suis rendue chez mes cousins, ceux d'en bas, du Sud. Ceux qui ne gèlent jamais. Les pas comme les autres. Les Cajuns, les Cadjins, les Cadiens. Les Acadiens du Sud dans le 'Pelican State', aux États-Unis. Ceux qui ont une parlure française si différente de la mienne.

Quitter le Lac-Saint-Jean, au nord du Québec, et partir sur les routes de l'Amérique profonde m'a toujours semblé une nécessité, une passion.

Écrire une trilogie romanesque ayant comme toile de fond la Louisiane contemporaine, celle que j'ai vécue pendant des années, me semblait une autre aventure exceptionnelle. Mais les mots n'ont pas suffi à décrire l'intensité des êtres que j'y ai rencontrés, puis aimés. De carnets de voyages à une monographie, j'en suis arrivée à inventer des histoires. Pour vrai. Et c'est ainsi que la beauté des paysages, la force et la joie de vivre des Cadjins me bouleversent encore.

Pendant que j'écris les trois tomes, les vrais Cadjins pêchent dans le golfe du Mexique, tel leur père et le père de leur père avant eux, et parlent encore en français. Comme avant le Grand Dérangement.

Si vous allez en Louisiane, en bas du bayou Lafourche, peut-être, chère bon Dieu, rencontrerez-vous des Cadjins semblables aux personnages de ce roman. Peut-être pas, aveuglés par tant d'exotisme. Ici, la part de l'invisible se camoufle derrière les guirlandes indolentes de la mousse espagnole et la fleur de magnolia. Un saxophone langoureux, un air de zydeco...

Bon, je vous laisse, car Viger et Anna m'attendent pour un dernier fais-dodo dans la manche des LeBlanc. Vite, un ouragan dévastateur se dessine à l'horizon...

Mes souvenirs ont rejoint la fiction. Mais ne cherchez pas de traces.

Elles se sont effacées à mesure. Pour protéger l'essentiel.

Bon voyage!

Lili Maxime

Du Lac-Saint-Jean à la Louisiane,

Écrit dans les Cantons-de-l'Est au Québec.

Pour le 400^e anniversaire de l'Acadie, je suis fier de contribuer, par ce roman, à faire connaître davantage les richesses de la langue française.

L'originalité du langage des Cadjins de la Louisiane, les Acadiens du Sud, s'explique par plus de 250 ans de métissage linguistique en terre d'Amérique. Il suffit de penser à l'apport des Acadiens du Canada, bien sûr, mais aussi des Français, des Américains, des Espagnols, des Créoles, des Allemands, des Haïtiens, des Africains, des Britanniques, des Irlandais. Et un peu du Choctaw des Indiens Houmas.

Pour mettre en valeur cette langue cadjine, pleine de séduction, l'auteure a choisi de la faire ressortir en italique dans le roman.

Pour le plaisir, on pourra consulter le glossaire et les cartes placés en annexe.

À Alain Larouche
anthropologue et voyageur.

À mes chers Cadjins
bayou Lafourche, Louisiane.

Chapitre 1

Bayou Lafourche

Le 'tit pêcheur de crabes

Un pélican prend son envol au-dessus des bateaux amarrés.

Suspendue au cou des vieux chênes, la mousse espagnole se dandine comme une Belle du Sud, caressée par le souffle chaud du golfe du Mexique. Les piailllements des oiseaux se superposent aux coassements des ouaouarons. Un alligator long comme une pirogue glisse vers une tortue, immobile sur la racine immergée d'un gros cyprès. Quand le monstre abat ses mâchoires sur la carapace, des rires clairs d'enfants éclatent de l'autre rive.

Rien n'est silencieux au pays des bayous.

« Ma chère Louisiane », pense David LeBlanc en marchant vers la scène.

En ce 15 avril 1977, au royaume des fruits de mer et du pétrole, des *cocodrils* et du magnolia, les Cadjins du bayou Lafourche fêtent l'arrivée du printemps comme en 1765, en dansant. Aujourd'hui, ils sont prêts à respirer au même rythme que leurs musiciens préférés, les *Cocodrix du Bayou*.

Le bruit des bottes de cow-boy sur les coquillages d'huîtres excite la foule.

Juste à côté, des pieds nus écrasent l'herbe et cherchent l'ombre sous les grands chênes. Les pirogues sont remplies à ras bords de bouteilles de bière fraîche, couchées sous la glace. Le frôlement des corps dégage une sensualité palpable et, que Dieu leur pardonne, tout cela est bon. On boit, on rit, on s'interpelle et on s'étreint à bras-le-corps, en plein soleil. Il est midi.

L'humidité colle les vêtements légers sur la peau.

Avant même que la musique commence, les fêtards s'épongent le front avec un mouchoir de poche. Le printemps s'annonce chaud. Les champs de riz bien irrigués fourmillent d'écrevisses.

Les odeurs de *gombo*, de saucisses *boucanées* et de *bouillitures de crabes* se mêlent aux effluves de bière et de whisky.

Sur les devantures des kiosques, on peut lire *Alligator sauce piquante* ou 'Talk about good' qui se mêlent aux *Louisiana Lagniappe* et 'Cajun's joy eating'. Les couleurs vives invitent les festivaliers à déguster du *gombo de chevrettes*, du *jambalaya d'écrevisses* ou simplement des 'po-boys'. Les étals d'huîtres crues sont envahis et les bouteilles de 'Louisiana hot sauce' circulent de main en main. D'un peu partout fusent des rires derrière la fumée qui jaillit de chaudrons immenses d'où gigotent, pour la dernière fois, des crabes en furie.

Comme en écho à la fête, le bayou Lafourche, qui a vu naître ces fils de Cadjins, s'est paré des couleurs vives des magnolias, des iris et des lilas. D'un rouge feu, des remorqueurs tirent des barges et glissent vers le golfe du Mexique, fanions au vent. Des *Lafitte Skiff*, avec leurs filets papillons comme de longues ailes pointées vers le ciel, n'attendent que la pleine lune pour pêcher la crevette. Repeints à neuf, les bateaux de pêche sont amarrés tout au long du bayou, donnant l'illusion d'un répit aux crabes, aux huîtres et aux *chevrettes*. De la coque au mât, la blancheur des chalutiers fait éclater le vert argenté de la chevelure qui pend avec nonchalance de chaque côté du cours d'eau.

Vrai, le bayou Lafourche est un des plus beaux bayous de la Louisiane!

Le drapeau acadien ondule sous la brise comme partout dans les 22 paroisses de l'Acadiana, depuis 1965. Fleurs de lys sur fond bleu, étoile dorée sur fond blanc et tour de Castille sur fond rouge. Des couleurs qui affirment encore les liens étroits avec la France et le Québec. Car, fidèles aux traditions, les Acadiens de la Louisiane ont conservé, intact, leur culte de Dieu, de la famille et de la terre nourricière. *Plus encore au pays des bayous*, diraient les vieux.

Soudain, sous cette chaleur imprégnée d'odeurs de marécages et de viande *boucanée*, une plainte si souvent entendue sous les vieux chênes s'élève, vieille de plus de deux cents ans, déchirante :

*« J'a passé devant ta porte
J'a crié bye-bye ma belle
Y'a pas personne qui m'a répondu
Haï haï haï mon cœur fait mal. »*

Les femmes ne retiennent plus leurs pulsions et poussent des cris à déchirer une pirogue en deux. C'est le délire.

À la tête de son orchestre, David LeBlanc s'est engagé à faire danser les festivaliers comme en plein mardi-gras. Le voilà sur la scène au 'Louisiana Cajun & Food Festival', tout au sud de la Louisiane, à Houma, tout près du village qui l'a vu naître.

À 22 ans, cet homme de six pieds deux pouces dégage une sensualité déconcertante; debout, chapeau de cow-boy bien enfoncé sur sa tête bouclée, les bottes en peau de serpent bien ancrées sur la scène, il chante encore :

*« Yyou t'as été hier au soir, ma négresse,
Quand t'es r'venue c'matin,
La robe tout déchirée... »*

Dans la foule, deux femmes sont aux aguets. L'une se tient debout près de la scène, très droite, l'autre danse sous un chêne, bien cachée des regards. Pour des raisons différentes, elles fixent David et boivent ses chansons.

« *Tout partout qu'elles étaient, hier soir, ces femmes à la robe déchirée* », pense Anna. Dans le bateau d'huîtres, le champ de coton, le jardin de magnolias, dans une cour intérieure de La Nouvelle-Orléans, elles espèrent toutes le rencontrer sur leur chemin, le fils d'Anna. Son fils. Certaines auraient traversé le bayou à la nage pour que les yeux bleus de David s'attardent sur leur visage.

Car il est beau, David LeBlanc, malgré un nez aquilin, un dos un peu voûté, des pommettes hautes et des yeux trop cernés. C'est que la mer lui a ravi des relents de jeunesse à coups de filets de pêche, diraient les pêcheurs. Sa peau hâlée fait ressortir le bleu de ses yeux comme deux taches dans le visage. Pour les yeux clairs et la douceur, il a hérité d'Anna. Pour le reste de sa physionomie, c'est tout Viger, son père. Lorsqu'il sourit, des sillons se creusent sur ses joues, ce qui accentue l'effet de mélancolie générale, créant ainsi une confusion. Car, pour qui le connaît bien, David LeBlanc est un homme joyeux et prêt à s'esclaffer à tout moment. C'est alors tout son être qui s'exprime : ses mains frottent les joues, s'attardent sur la mâchoire, glissent sur le cou et s'arrêtent enfin sur la poitrine, à plat, comme pour endiguer cette voix de basse qui retentit, ronde et sonore. Les épaules secouées de gaieté font bouger ses cheveux, ce qui l'oblige à replacer son chapeau d'un geste lesté, laissant deviner une certaine réserve. Parce qu'il dépasse d'une tête tous les gens qui gravitent autour de lui, ce n'est que sur un bateau de pêche ou sur une scène que sa timidité lui laisse un répit.

Vibrant ! Le fils d'Anna est vibrant.

Aujourd'hui, transporté par la musique, ses doigts filent sur le manche de la guitare et son corps élané ponctue la cadence. David danse. La boucle en cuivre qui orne sa ceinture brille sous les rayons du soleil et accentue le mouvement des hanches, bien prises dans un jean serré. En nage, la chemise trempée par l'humidité, il semble insensible à l'extrême chaleur. Des mèches blondes s'échappent du chapeau et viennent caresser son cou. Bien des mains s'y glisseraient pour remettre en place ces boucles qui tournoient

en tire-bouchon. Et ce ne sont pas que des mains de la famille LeBlanc.

Anna le sait mieux que toutes celles qui veulent le lui enlever. Ces femmes si jeunes, presque des fillettes aux yeux agrandis par la vie qui tire. Elle tourne la tête.

Là, une bouche se délecte déjà du parfum de la peau de son David. Ici, une main baladeuse rêve de s'accrocher aux cordes du violon qui grince. Ailleurs, un souffle court respire à même l'accordéon qui s'étire. Au rythme du tintement aigu créé par le *'tit-fer*, une chevelure dorée ponctue la cadence sur des épaules juvéniles. Les yeux rivés sur David, elles s'imaginent toutes à ses côtés. Sur la scène.

Mais quand on connaît bien David LeBlanc, on sait qu'il ne chante que pour Margaret Collin, la femme aux yeux de jais et aux cheveux couleur de la nuit. Celle qui, là-bas, pieds nus, danse toute seule en robe blanche, à l'ombre d'un grand chêne. Pour David, regarder dans le creux de ces yeux-là, c'est s'enliser dans le bayou sans fond en criant de joie *hai hai hai, mon cœur fait mal*.

Margaret porte son regard chargé de passion vers la scène, ignorant la foule. L'envoûtement que David ressent pour elle se manifeste dans sa voix. Le goût de Margaret, sa peau cuivrée, luisante sous les fines gouttelettes de sueur, son ventre plat sous la ceinture en plumes de paon, ses lèvres charnues et humides, augmentent son désir de voir s'embraser ce corps par la musique.

Les yeux plissés par le soleil, David plaque les premiers accords d'un blues lancinant et s'adresse à la foule : « *Asteure, vous pouvez vous coller pour danser su' la chanson de Vin Bruce, Jolie Blonde. Tracassez-vous aut' pas, on va pas s'arrêter de jouer de la musique, même si tout l'monde va tomber par terre de fatigue et de chaleur. One, two, three...* »

Les danseurs n'en demandent pas moins et les corps se pressent les uns contre les autres, voulant s'épouser à même les accords du blues plaintif. Car la musique est l'âme des Cadjins. Et ils agissent encore comme les dignes héritiers d'une joie de vivre ancestrale et

bien acadienne, sans en changer la manière: en frappant les bottes sur le sol au son d'une musique dégourdie.

Devant une foule bigarrée de Cadjins, de Noirs et de *Texiens*, David chante, comme son *pop* et le *pop* de son *pop* avant lui. La chanson terminée, il enchaîne avec du country, mais à sa manière: avec la langueur cadjine, le rythme américain blanc et le 'soul' des Noirs. Il obtient un vrai succès tant chez les jeunes que chez les anciens.

« *Amis de partout, well, ça que j'vas vous chanter à vous aut' asteure, c'est manière une chanson des 'tits-bougres de l'ouest de la Louisiane, mes bons amis, les frères Balfa, eusse Cadjins qui voyent la lune se lever un 'tit brin après nous aut'. « 'Ti t galop pour Mamou», on va vous la chanter, aussi easy qu'un cocodril attrape une aigrette. So, amusez-vous aut', et laissez le bon temps rouler. En place pour un two-step. One, two, three, four. »*

Après son interprétation de *Ma blonde est partie*, plus connue sous le nom de *Jolie Blonde*, le public redemande de la musique cadjine. David enchaîne avec *La danse de Mardi Gras* et *Mon cher bébé créole*. À l'annonce de ces chansons, on applaudit à tout rompre.

Sur les premiers accords, la sixième corde, usée à force d'être frappée du pouce comme on tape sur un tambour, casse avec un bruit sec. Épris de rythme, David finit toujours par la briser. Comme tout Cadjin, il ne s'en fait pas une misère. Il s'acharne alors sur la cinquième. Lorsqu'il tambourine dessus, la foule jubile et siffle entre les doigts, ravie. Cet appel le stimule à chaque fois. Il sait ce qu'il lui reste à faire. Les yeux fermés, ses longs doigts continuent de flatter et de pincer les cinq cordes raidies. Puis, d'un coup, sans avertir, il arrête la musique. Silence. Alors de sa gorge, monte un chant gospel, plaintif et sensuel.

Excité, Duwey Alario plaque son archet sur son violon et en fait jaillir une note langoureuse. Emery Guidry presse l'accordéon qui lâche un soupir sur les soubresauts de la *planche à laver* de Suzanne LeBlanc.

En ce printemps 1977, cela fait déjà trois ans que les musiciens des *Cocodrix du Bayou* amusent les festivaliers et que David séduit les

foules avec sa voix profonde et cette vieille guitare. On vient *de tout partout*, de la Grande-Île jusqu'à La Nouvelle-Orléans, pour entendre ces jeunes musiciens.

À cause de leur musique et du plaisir manifeste qu'ils ont d'être ensemble sur la même scène, personne ne peut rester indifférent à toute cette jeunesse, cette liberté des corps et cette joie de vivre. *Laisser le bon temps rouler* semble plus que jamais la devise de ces jeunes du bayou Lafourche.

À droite de David, son meilleur ami, Emery Guidry. Extasié, il fait courir ses doigts sur les touches de l'accordéon tel un crabe sur du sable fin. Il presse et étire l'instrument à soufflet comme si les sons qui s'en échappaient provenaient de l'air de ses propres poumons.

À gauche, Suzanne, sa sœur, recouverte d'un tablier de fer blanc, du cou jusqu'à la taille, use ses ongles sur *la planche à laver*. Ponctuant le rythme avec une énergie décuplée par la fougue de David, elle brosse le métal. Quand ses doigts ne peuvent plus supporter la douleur, elle soutire de la poche de sa salopette le goulot d'une bouteille. Glissé sur le pouce, le verre martèle l'instrument avec plus de verdeur encore. Plus tard, ivre de bruit, elle donnera un répit à ses oreilles en jouant de l'harmonica ou du triangle, baptisé par les anciens *'tit-fer*.

À ses côtés, un homme à la peau noire est harnaché à un violon en bois de Tupelo. Duwey Alario, l'ami d'enfance des Guidry et des LeBlanc, saute comme une poule des bois, enjoué et un peu canaille.

Le Créole parcourt la scène de long en large, à la même cadence que ses coups d'archet sur les cordes raidies du violon. Il joue de l'instrument avec une telle dextérité qu'on le dirait sous l'emprise des forces d'un gri-gri. Lui seul sait qu'aucune force maléfique, talismans ou amulettes, incantations et danses confondues, n'est à l'origine de sa musicalité. Elle lui vient d'avoir glissé l'archet sur le violon de son grand-père, tous les matins *à la fraîche*, pieds nus sur la galerie. Le plus souvent après la pêche ou *l'ouvrage au champ*, juste avant l'école.

Comme son père et son grand-père avant lui, il avait préféré le violon à l'accordéon à cause de la tendreté des crins et du frémissement délicat du bois. C'était aussi le seul instrument de musique qu'ils avaient pu fabriquer à peu de frais. À même la forêt et les poils rudes de la jument. Au grand soleil, dès que les doigts agiles de l'enfant se déposaient sur ses cordes tendues, le violon, tel un pélican brun, prenait son envol dans un ciel ouvert.

Aujourd'hui, debout près de Suzanne, violon bien enchâssé entre l'épaule et le menton, yeux fermés, Duwey Alario semble rêver. Il danse et chante en dansant, mais il ne rêve pas. Exacerbé par le *zydeco*, à la fois danse et musique, son 'soul' devient prétexte à faire resurgir ses origines créoles. Comme son idole, Clifton Chénier, le 'King of zydeco', Duwey se voyait parcourir l'Amérique avec son instrument de musique. Pour l'heure, il déambule sur la scène, à Houma, en faisant claquer ses bottes sur le vieux plancher de cyprès rouge, au rythme de son *'tit* violon.

Duwey, Emery et Suzanne savent retenir l'attention du public, mais le leader du groupe, le chanteur soliste, c'est lui, David LeBlanc. Sa voix profonde remue et touche les cœurs.

David utilise la musique et le langage comme des ponts. Sans heurts, il rallie les générations et les couleurs de peau, sans déplaire ni aux uns ni aux autres. Quand il chante en anglais, on décèle quand même un accent cajun, à la fierté des jeunes. Ce n'est que lorsqu'il parle, en français, que ses origines de *'tit-bougre du bayou* reviennent en force, au grand plaisir de la famille LeBlanc et des vieux Cajuns.

« *Eusse qui veut danser bien collés, c'est le temps asteure !* »

Du soleil plein les yeux, David LeBlanc est un homme heureux. Pour s'en convaincre, il n'a qu'à baisser la tête. Elles sont là, collées à la scène, euphoriques comme à l'habitude : Anna, Mémé Conjo et Ti-Bouillou. Elles le suivent *de bas en haut du bayou* pour l'entendre chanter, prétexte valable surtout pour danser, boire et manger en bonne compagnie. D'ailleurs, la vieille Mémé Conjo, la mère de

Ti-Bouillou et d'Anna, se trémousse sur les coquilles d'huîtres, sans cavalier, jusqu'au moment où un veuf bien connu du voisinage l'enlace comme du temps des épousailles. Ti-Bouillou, vieille fille aux préjugés ancrés dans la cervelle, rechigne un peu de voir sa mère si délurée. Elle refuse d'être témoin de ce dévergondage, enjoignant Mémé Conjo de ne plus se comporter comme une *catin de la ville*, chapeau de paille enfoncé jusqu'aux yeux, jupe folle virevoltant sur des jambes encore pleines. Sourde à ces remontrances, Mémé Conjo déguste une saucisse piquante, bière à la main, pendant qu'Anna admire ses enfants sur la scène, David et Suzanne.

Stimulé par elles, David gratte sa vieille guitare comme s'il voulait en soutirer une dernière jeunesse. Il sait tout l'amour que lui portent Mémé Conjo et Ti-Bouillou depuis sa naissance, ce qui explique que le fils d'Anna devient plus émouvant quand il s'adresse aux vieux, car il le fait avec respect et tendresse. Il a, comme ses ancêtres, la noblesse des Cadjins portée sur les épaules, le regard franc et limpide comme une biche. Il parle peu mais droit. Avec un reste de timidité qui lui vient d'avoir été le seul garçon d'une famille de sept enfants, entouré de femmes qui piaillaient autour de lui, du matin au soir.

Pour ne pas éveiller les envies maternelles de la grand-mère, Mémé Conjo, de la tante, Ti-Bouillou, d'Anna et des six sœurs, il avait appris à se tenir tranquille, le petit dernier. Il avait joué longtemps à se faire discret, à se rapetisser dans sa tête pour se faire oublier. Peine perdue. Alors, très tôt, il s'était entiché de son père et des amis de son père.

Les voilà, Viger et son *part'na*, Charles, debout près du kiosque *Quelque chose beaucoup bon*. Bières à la main, ils s'amusent de l'énervement des femmes suscité par les *Cocodrix*.

Ils se tiennent près d'un vieux pêcheur de Golden Meadow qui vend à la criée des 'po-boys' d'huîtres et de saucisses piquantes, tout en reluquant discrètement les femmes. Fier d'être le plus ancien bénévole du festival de Houma, il sourit à une novice qui lui fait des

yeux doux en vendant des *tartes aux pacanes*, au kiosque d'à côté. Les profits des ventes seront versés aux élèves du 'High School' pour effectuer leur voyage de fin d'année au Texas.

À l'appel du 'Louisiana Blues', Viger termine sa bière et se dirige vers l'avant-scène. Avec souplesse, il enlace Anna et l'entraîne au milieu des danseurs. Il la presse contre sa poitrine, tenant sa taille à pleines mains. Il aime ce ventre arrondi par les grossesses, l'odeur de lilas qui émane de ses cheveux, plus blancs que blonds. Cette femme bien coiffée le titille autant que dans sa prime jeunesse. Il n'a jamais su, durant ces trente-trois années de mariage, d'où venait cet arôme de lilas. Anna avait gardé le silence sur la provenance du parfum, laissant à Viger le soin d'imaginer ce qu'il voulait : cadeau d'un ex-fiancé, potion magique, cueillette nocturne des fleurs...

Troublé, il presse Anna contre sa poitrine. Elle sourit, radieuse. Ses yeux, d'un bleu incertain, confèrent au visage une extrême douceur. « *Un bleu proche aussi délavé que le ciel du bayou quand la brise a pas encore dissipé la brume du matin* », lui murmure Viger. En plus de s'occuper de sa famille et des moins nantis du voisinage, Anna se dévoue encore pour Mémé Conjo et Ti-Bouillou, leur apportant à chaque dimanche une chaudronnée pleine de *gombo de chevrettes* et du riz. Pendant qu'elle éduquait ses sept enfants, Anna ignorait que *l'entourage* se plaisait à dire que sa générosité s'était, petit à petit, imprégnée dans ses mains et dans son regard, toujours plus évanescents.

Elle faisait bon usage de cette compassion quand ses six filles étaient à la maison. Du jour où les filles avaient déserté le bayou *pour faire une meilleure vie*, et qu'elle ne s'était retrouvée qu'avec Suzanne et David, le bleu de ses yeux s'était embrouillé et ses mains agitées avaient cherché une nouvelle vocation. La messe du dimanche ne lui suffisait plus. Elle avait alors jeté son dévolu sur le bénévolat à l'église, et s'était mise en tête de monter une collection d'œufs miniatures, farfouillant dans les 'garage sale' et les boutiques. C'était avant la naissance de *la Petite*, la fille de David.

Depuis, le voile qui masquait le bleuté de ses yeux s'est levé, car de nouveau, ses mains peuvent caresser des cheveux d'enfant, coudre des robes et *cuire le manger*.

En regardant ses parents enlacés, David ressent une certaine nostalgie.

Que de chemin parcouru depuis les cinq dernières années! Pour faire plaisir à Viger, il choisit *La valse à Pop*. Cette vieille chanson, avec ses paroles naïves, exprime sans détour ses propres sentiments vis-à-vis Viger:

« Hé-y-aïè, chêt 'tit monde, quo' faire t'es comme ça,
Autant dans les misères? Hé y aïè, je te fais pas rien,
Je veux que toi, tu soyes content de ça j'après faire. »

Pendant qu'il chante, David est aveuglé par un éclair. Pourtant le temps n'est pas à l'orage en ce mois d'avril. C'est sa femme, Margaret, qui s'amuse à faire briller son bracelet sous le soleil. David ne peut s'empêcher de sourire à la mutine qui lui retourne un baiser soufflé de la main droite. Margaret a toujours aimé *La valse à Pop*. En retrait, elle danse seule. Libre.

Anna veut savoir à qui son fils sourit de la sorte. Elle balaie la foule du regard et reconnaît la silhouette élancée de sa belle-fille, Margaret Collin. Elle se rassure à l'idée que David soit encore si amoureux de son Indienne. Elle se colle à Viger, essayant de faire bouclier contre le chagrin de son mari qui veut refaire surface. Elle le sent si fragile, malgré son apparente désinvolture.

La danse est lascive. Viger enlève son chapeau de cow-boy, soupire et dépose sa tête contre celle d'Anna. À cinquante-trois ans, les tempes grises de l'homme dénoncent le combat inégal qu'il livre toujours entre l'amour qu'il éprouve pour son fils et sa douleur de l'avoir vu marier une *Indienne d'en bas du bayou*.

— *Chêt Viger, le passé est passé.*